

Présentation

Régine Robin et François Peraldi

Volume 27, numéro 1, mars 1982

Psychanalyse et traduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003965ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003965ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Robin, R. & Peraldi, F. (1982). Présentation. *Meta*, 27(1), 99–105.

<https://doi.org/10.7202/003965ar>

III

L'INTERLANGUE EN PSYCHANALYSE

PRÉSENTATION

Une langue, les traducteurs s'en sont bien aperçus, n'est pas le reflet symbolique du monde immuable et unique des choses et des phénomènes dans la conscience de ses usagers. Et depuis les études de Whorf-Sapir sur les «visions du monde», peut-être pas aussi nébuleuses que certains esprits fermement empiristes aiment à le croire, il faut bien reconnaître, avec Mounin par exemple, que chaque langue a son monde et si «à langues voisines mondes voisins», le problème de la traduction devient singulièrement complexe lorsque, par exemple, il s'agit non seulement de traduire le texte freudien, ou plus généralement le discours psychanalytique, fondamentalement européens et de tradition occidentale, en Inde ou dans l'une des langues de l'Inde, mais de le traduire de telle sorte qu'il soit utilisable en Inde. On se rendra facilement compte des difficultés extrêmes d'un tel projet si l'on pense, par exemple, aux relations tout à fait symbiotiques qui existent normalement entre l'enfant mâle et sa mère jusqu'à un âge avancé, quatre ou cinq ans, qui visent à le protéger contre toute frustration possible et à le préparer à devenir un adulte pour qui, comme il est normal en Inde, aucune décision ne saurait se prendre, en dehors du réseau complexe et hiérarchisé de la famille étendue, alors que dans notre monde occidental, les mêmes relations sont décrites, par Marguerite Mahler par exemple, dans les mêmes termes, comme caractéristiques du milieu familial des psychotiques. Exemple extrême et assurément riche d'enseignement sur le sens et la fonction de la traduction en un tel cas, lorsque le corpus théorique est censé avoir une implication pratique et sociale aussi décisive — au niveau du sujet dans son rapport à d'autres sujets — que la psychanalyse.

Jusqu'à quel point la traduction doit-elle être fidèle et fournir un corps de textes incompréhensibles et inutilisables dans le contexte d'arrivée ou introduire des modifications qui dénaturent plus ou moins le texte original pour le rendre non pas intégrable dans le contexte d'arrivée, mais aussi efficace dans son effet de «peste» que la psychanalyse lorsqu'elle s'est propagée en Occident? Question que, bien entendu, il n'est pas dans notre intention de trancher, mais simplement de poser à un certain nombre de niveaux, tel celui que nous venons d'évoquer, mais également à celui, quotidien, de l'analyste qui, par exemple, reçoit des analysants dont la langue maternelle n'est pas la langue de l'analyste;

ou bien de l'analyste qui, comme l'auteur de ces lignes, s'installe dans un pays où la langue utilisée, fût-elle le français, ne l'est pas en fonction de l'usage qui prévalait pour lui de la même langue dans le pays d'où il vient. Question enfin qui se pose avec plus ou moins d'acuité en fonction non seulement des différences de langues mais des différences de cultures, de représentations fondamentales du monde et de la place de l'homme-sujet dans ce monde. Qu'est-ce qu'un psychanalyste de New Dehli, profondément imprégné de la culture religieuse de son pays, formé à la psychanalyse à l'Institut de Francfort, en Allemagne, en anglais, peut entendre s'il s'installe à Montréal et s'avise de prendre en analyse des Québécois qui ne parlent que le français du Québec? À partir du moment où la psychanalyse a dépassé les faubourgs de Vienne, la question a commencé à se poser. Comment «traduire» le texte freudien se demandait-on à Paris dans les années vingt, de façon à ne pas choquer «la sensibilité française» que l'on jugeait incompatible avec la lourdeur et la brusquerie germaniques. «Comment repérer dans la pensée et l'œuvre de Jacques Lacan, me demandait-on à l'un des congrès annuels de l'American Psychoanalytic Association, ce qui peut intéresser la Ego Psychology issue de la psychanalyse freudienne dans le contexte de l'American Way of Life?»

La question de ce que devient la psychanalyse lorsqu'elle passe dans l'interlangue, qu'on pourrait presque concevoir ici comme la petite boîte de Skinner, se pose en fait dès son commencement.

Freud était juif — comme chacun sait — et il se trouvait, de ce fait, au croisement de trois langues : l'allemand, dans laquelle il a étudié, pensé et écrit, le yiddish, qui est la langue que parlaient les juifs du peuple à travers toute l'Europe de la fin du dix-neuvième siècle, la langue dans laquelle se racontaient ces histoires juives dont Freud était si friand et à partir desquelles il écrivait *le Mot d'esprit dans son rapport avec l'inconscient*, et enfin, l'hébreu, la langue de la tradition, de la culture et de la religion proprement juives.

La question n'est pas de savoir si Freud parlait et comprenait ou non ces trois langues au même titre. On ne peut guère se fier à ses déclarations sur ce sujet. Du yiddish il n'a jamais rien dit, mais il raconte des histoires proprement yiddishes. De l'hébreu il a dit qu'il ne le lisait pas, mais il l'a dit également du texte de Nietzsche et l'on sait maintenant, qu'au Lycée, il avait fondé un groupe d'études philosophiques qui s'était donné comme objet d'étude... les textes de Nietzsche. Ce qu'on sait, par contre, c'est que sa famille, tant du côté de son père que du côté de sa femme était profondément enracinée et intégrée dans les milieux traditionnels juifs tant sur le plan social que sur le plan culturel et que Freud devait conserver d'étroits contacts avec ces milieux traditionnels, où l'hébreu restait la langue princeps, en dépit de son germanisme toujours farouchement affiché.

En fait la question qui, d'emblée, se pose à la lecture critique du texte freudien, est celle de la nature des effets sur la production et la structure du discours psychanalytique, dont nous avons suffisamment souligné, je pense, qu'il n'est pas le résultat d'un projet volontariste de Freud, de l'interlangue au sein duquel cette production s'est opérée.

Les trois premiers textes de ce chapitre, qui représentent les résultats d'un travail collectif au sein de l'École freudienne de Paris, tentent de poser cette question mais d'une manière telle que nous avons jugé bon de demander à Régine Robin, historienne et linguiste, qui, depuis quelques années, étudie la littérature yiddish ainsi que ses rapports extrêmement complexes avec les contextes divers dans lesquels elle s'est développée en Europe centrale, l'hébreu se trouvant toujours quelque part dans ce rapport. C'est par cet entretien que nous souhaitons introduire plus en détail ce chapitre sur la question de l'interlangue.

François Peraldi : Après avoir lu le texte de Liliane Ickowicz sur la question des rapports probables de Freud avec le yiddish, comment, de façon générale, penses-tu que cette question peut être abordée ?

Régine Robin : Tout d'abord je veux dire que je ne suis pas analyste. Je réagis en tant que yidishophone et comme travaillant sur le yiddish, sur la langue et sur la littérature. Je vais donc réagir à ce texte d'une façon plus générale et non pas en fonction d'une certaine mode, que l'on trouve en particulier chez les analystes, qui n'est pas la mode juive, mais la mode de référer soit à l'hébreu soit au yiddish lorsqu'on aborde le texte de Freud. Je ne veux pas dire qu'il n'y a pas de rapports, c'est sûr qu'il y a un rapport et, en ce qui concerne le yiddish, on trouve dans les textes qui suivent des réflexions extrêmement intéressantes. Néanmoins il y est également dit du yiddish des choses que je trouve tout à fait excessives. Tout d'abord le yiddish y est présenté comme une langue dominée et, comme toute langue dominée, surtout lorsqu'il s'agit d'une langue vivante, on a tendance à l'idéologiser. L'auteur indique, par exemple, que le «yiddish occupe une position très particulière, c'est une langue qui emprunte ses signifiants aux autres langues...», et elle ajoute : «l'emprunt se fait au niveau des mots, mais dans une écriture différente, l'écriture hébraïque». Ici, il faudrait tout de même préciser. Effectivement le yiddish est ce que Weinreich appelait «une langue de fusion», c'est-à-dire qu'elle s'est élaborée à partir d'autres langues, mais pas pour autant à partir d'emprunts. En réalité, à l'origine, le yiddish est un des multiples dialectes allemands. Il s'agit d'un *Hoch Deutsch*, d'un haut-allemand de la Lotharingie. Nous sommes donc dans une langue qui a le statut de haut-allemand. La population ayant été chassée de cette région vers l'est s'est retrouvée ensuite majoritairement en Pologne. Sur sa lancée, elle va être coupée de ses origines, de l'allemand, et elle va élaborer son propre système linguistique à partir de là. En d'autres termes la langue va se transformer et certains diront : s'abâtardir... mais elle va tout de même garder de l'allemand ses caractéristiques essentielles, sans doute la syntaxe et le système de déclinaison vont-ils subir des transformations mais le gros du stock lexical restera intact. Sur ce fond-là un certain nombre d'emprunts vont se faire. Emprunts slaves, emprunts en somme de tous les pays où les juifs ont émigré. Ceci dit, se pose maintenant le rôle de l'hébreu là-dedans. On ne peut pas parler véritablement d'emprunt. Dès l'origine, c'est-à-dire à partir du moment où c'est du haut-allemand, il s'agit malgré tout d'un haut-allemand qui possède dans

son stock lexical une certain nombre de mots d'hébreu. Ce n'est jamais par la syntaxe que ces deux langues se rapprochent, mais parce qu'environ dix à quinze pour cent du stock lexical viennent de l'hébreu et vont s'y maintenir.

Lorsqu'elle dit du yiddish que son écriture est différente, différente de l'allemand par exemple, et que c'est l'écriture hébraïque, c'est vrai, mais ce n'est pas l'écriture hébraïque, c'est l'alphabet hébraïque et ce n'est pas la même chose, il y a une différence entre parler de l'écriture et parler de l'alphabet. En fait l'image graphique du yiddish n'est pas la même que l'image graphique de l'hébreu. Quand on lit du yiddish on repère immédiatement qu'il s'agit d'un signifiant germanophone dans une image graphique hébraïque. On repère du premier coup d'œil si l'écriture d'un texte est en yiddish ou en hébreu. L'alphabet est sans doute le même mais le yiddish possède un système de voyelles que n'a pas l'hébreu. Par ailleurs le système des consonnes n'est pas exactement le même non plus que celui des voyelles et que l'utilisation des lettres. Bien sûr on retrouve l'alphabet hébraïque, mais au niveau des lettres il s'agit déjà d'autre chose. C'est ainsi que le 't' du yiddish ne ressemble pas au 't' de l'hébreu... je ne veux pas rentrer dans les détails mais la complexité est plus grande que ce que l'auteur indique parce que s'il y a dans le yiddish des déformations de l'allemand il y a également des déformations de l'hébreu, même au niveau du système graphique. C'est donc un premier point : c'est une langue qui s'est travaillée langue à partir de l'allemand, ce n'est pas la même chose qu'une sorte d'emprunt à l'allemand et à l'hébreu.

Le deuxième point — et je vois bien que j'ai affaire à des analystes — c'est quand elle prend l'exemple de *Ikh four Kein Warsche*, «je vais à Varsovie». Le yiddish utilise *kein* pour dire «aller à Varsovie» : si on regarde dans le dictionnaire, on verra qu'il y a deux entrées pour *kein*. Il y a l'entrée : «aller dans une direction», et la deuxième entrée, c'est la négation. La deuxième entrée, c'est comme en allemand, par exemple : *es ist nicht kein Brot*, «il n'y a plus de pain...». Comme il y a deux entrées, l'inconscient va immédiatement pouvoir jouer là-dessus. Autrement dit, dans un rêve, le rêve pourra utiliser le *kein* comme il le voudra, ce ne sera jamais le cas, par contre, pour un usager de la langue, pour le locuteur. Il ne confondra jamais les deux sens. Lorsqu'il entendra *Ikh four kein Warsche*, il n'entendra absolument pas «je vais pas à Varsovie», il comprendra que ça veut très exactement dire : «j'y vais». C'est un peu comme en français avec le mot «pas», le «pas» de la négation qui est aussi le «pas en avant...» qui voudrait dire qu'au fond quand on nie quelque chose on marche !

F.P. : Pourtant, précisément, avec l'exemple du «pas», si je pense au titre du livre de Blanchot, le Pas au-delà, on est d'emblée dans l'incertitude. S'agit-il du «ne pas aller au-delà de...» ou bien s'agit-il précisément du pas qui permet le franchissement, le passage vers l'au-delà...? Il n'est pas possible d'en décider d'emblée...

R.R. : Oui, bien sûr, mais c'est parce que là, tu es dans le jeu de la langue. Je ne suis pas en train de dire que la langue ne joue pas. Mais dans l'usage courant

de la langue cette ambiguïté n'est pas possible, pour nier que tu vas à Varsovie, dans l'exemple donné, il faudra que tu introduises un *nicht*. C'est donc un peu excessif de dire que la dénégation est dans la langue, que la langue ne cesse pas de mentir, de dire le contraire de ce qu'elle dit, dont tu vois tout de suite ce qu'on peut tirer. Au niveau de la langue comme usage quotidien, il s'agit tout de même d'une langue normée. Je ne parle pas de tous les jeux de mots qu'on peut faire, mais je dis qu'au niveau de la langue qu'on parle chaque jour il n'est pas possible de jouer comme cela, le prétendre, c'est tirer la langue hors de son usage quotidien. C'est conclure, par exemple, que le *nicht* plus le *kein* fonctionne comme une double négation et que, dans ce sens, dire que Freud *hat nicht gerredt kein yiddish*, veut dire qu'il parlait le yiddish. Ce ne sont pas des choses fausses mais elles sont excessives, c'est une question de mode qui revient à faire du yiddish une langue à part.

Lorsqu'elle dit : « en yiddish il ne s'agit pas de communiquer, ni de dialoguer, pas plus de se répondre ou de se comprendre ; mais il s'agit de témoigner qu'on est vivant et que l'autre ne veut pas votre mort », je ne peux voir là qu'une rhétorique creuse, parce que pour les usagers du yiddish dans les sociétés où on le parle, les choses ne se posent absolument pas de cette manière. Ce sont des formules.

Autre problème. Lorsqu'elle dit : « le yiddish n'est pas une langue rhétorique, c'est une langue rébus qui n'a rien à faire avec le concept », ça c'est drôle. C'est drôle parce qu'en ce moment je travaille sur ce qu'a été la difficulté d'écrire en yiddish à la fin du dix-neuvième siècle. Cette difficulté est liée au statut accordé à cette langue par ceux qui lui déniaient toute valeur de langue, qui la considéraient comme un jargon, c'étaient les tenants de l'establishment, de l'Haskalah qui affirmaient que le yiddish était une langue tellement ancrée dans le quotidien, qu'elle était incapable de s'élever à de la beauté et à l'abstrait. Ce qui me gêne dans cette phrase, c'est qu'elle fait une qualité de la langue du statut dans laquelle les tenants de l'Haskalah la plaçaient ; si elle avait dit : « en déniait au yiddish les caractères d'une langue conceptuelle, on ne la reconnaissait pas comme langue rhétorique », ce serait juste, mais si elle fait un attribut de la langue, c'est complètement faux. C'est aller à l'encontre des deux siècles de littérature sioniste, c'est-à-dire, au contraire, de l'émergence d'une langue terriblement conceptuelle, qui tentait en somme de résoudre cette question : comment être et rester européen en yiddish ?

Enfin lorsqu'elle pose à la fin de son texte cette question : « cet enfant illégitime, comment s'autoriser sans le reconnaître ? comment s'habiller sans le méconnaître ? »

Là encore, qui appelle le yiddish « un enfant illégitime » ? C'est l'Haskala, c'est les Lumières, ce sont ceux qui disent que ce n'est pas une langue conceptuelle, et lorsqu'un grand écrivain yiddish du XIX^e siècle comme Mendel Moïrer Sforin écrit en yiddish, toutes les images qui lui viennent pour dire pourquoi il est passé de l'hébreu au yiddish, alors que l'hébreu était la grande langue littéraire de l'époque, ce sont des images de femme de mauvaise vie, et qu'il ne pouvait pas ne pas apprécier les femmes de mauvaise vie qu'était le yiddish et il est d'accord pour reconnaître que c'est une langue

bâtarde, une langue de fusion, bref qu'elle était illégitime, que ce n'était pas une langue, que c'était un jargon... Elle se trouve donc dans la même problématique que celle de l'Haskalah, mais elle l'a inversée, c'est-à-dire que là où le jugement de l'Haskalah est négatif, elle en fait quelque chose de positif, mais c'est tout de même la même problématique et je crois qu'il faudrait en sortir et voir le yiddish comme les gens du dix-neuvième siècle qui l'utilisaient le voyaient ou bien alors aborder la question d'une toute autre manière : sous l'angle historique. C'est-à-dire se demander comment Freud, à son époque, pouvait se représenter le yiddish, comment il le fantasmait. Mais ce qui me gêne c'est qu'elle n'a pas considéré la langue dans une perspective historique et que, de ce fait, elle a été amenée à lui donner des qualités qu'elle n'a pas.

F.P. : Comment penses-tu qu'on peut aborder la question du yiddish et de l'hébreu en fonction des particularités de la parole et du langage mises en évidence dans le fonctionnement de l'inconscient. Peut-on dire que ces langues ont exercé un effet sur l'élaboration freudienne, sur ses conceptions quant au rapport du sujet au langage. Voire même, comme on le lit dans ce texte, un retour de certains aspects de ces langues sur un mode non réflexif, un « retour » du « refoulé » serait-on tenté de dire, dans le texte freudien ?

R.R. : La question est difficile parce qu'il y a une légitimité de l'hébreu alors que l'illégitimité du yiddish est totale. Le yiddish n'a pas statut de langue au regard de l'Haskalah germanique qui est tout de même ce qui intéresse Freud en tout premier lieu, elle est même haineuse cette Haskalah au regard du yiddish. S'il y a « retour », ce serait effectivement un retour du yiddish plutôt que de l'hébreu. Au niveau de ce qui serait avouable et pas avouable, le yiddish fonctionne certainement plus massivement que l'hébreu. D'ailleurs Freud n'est absolument pas un petit juif des ghettos d'Europe centrale. Il peut référer au yiddish lorsqu'il s'agit d'histoires drôles, du *Witz*, mais ses grandes figures identificatoires, c'est Moïse. Et « Moïse » a une toute autre stature que le « pour-quoi me dis-tu que tu vas à Varsovie alors que tu vas à Varsovie... » Dans un cas il repère les mécanismes de l'inconscient et dans l'autre, celui de Moïse, c'est véritablement une figure emblématique sur laquelle il se projette et à laquelle il s'identifie.

F.P. : Indépendamment de ce qu'en dit, ou ne dit pas, Freud, trouverais-tu dans la conception qu'il élabore du langage de l'inconscient, un reflet des structures caractéristiques du yiddish et/ou de l'hébreu ?

R.R. : Il est certain que lorsqu'il travaille sur le *Witz*, les blagues qu'il raconte et qu'il utilise sont inimaginables en une quelconque autre langue que le yiddish. Freud devait donc connaître le yiddish à la manière de ces juifs allemands qui le germanisaient terriblement. Même s'il savait le yiddish, il le savait à sa manière de juif allemand et germanophile très assimilé. Si l'on devait en chercher les traces, ce seraient celles qui concernent le rapport des deux langues, dans le passage du yiddish à l'allemand et de l'allemand au yiddish. La proximité est

en fait aussi grande que la distance, par exemple le système de déclinaison n'est pas exactement le même. On est continuellement dans le même et dans l'autre. L'ambiguïté, l'effet d'ambiguïté en ce point-là est décuplé car le mot d'esprit yiddish est certainement encore plus drôle pour les allemands parce qu'il peut dériver encore plus qu'un usager de la langue yiddish qui se trouve pris dans l'usage de sa langue et qui ne verra pas qu'en allemand, par exemple, ça peut avoir encore un autre sens. Lorsqu'elle dit que le yiddish est le fantasme de Freud, oui, bien sûr, mais il y a là quelque chose à travailler, pas au niveau de l'illégitimité du yiddish, mais bien plutôt au niveau du jeu entre les deux langues, au niveau de la découverte d'éléments nouveaux là où l'usager quotidien ne verra rien.

F.P. : Il n'y aurait rien de semblable du côté de l'hébreu ?

R.R. : Non, parce que l'hébreu est une autre langue, qui n'a rien à voir avec l'allemand. Ça ne peut absolument pas jouer comme le yiddish, parce qu'il n'y a pas d'écart, c'est quelque chose de radicalement autre.

F.P. : C'est sans doute la raison pour laquelle tout ce qui est de l'ordre de l'hébreu, de la culture, de la tradition hébraïque, voire de la religion, se trouve entièrement déplacé du côté de ce qui intéresse Freud, et de plus en plus à partir des années vingt : les formations idéales du moi : l'Idéal du moi, le moi idéal et le surmoi, celles qui jouent un rôle si crucial dans les mécanismes de refoulement, de culpabilité, tant au niveau de l'individu que des sociétés et des cultures, voire de la civilisation, du moins selon un premier aspect du texte freudien, un aspect assez superficiel.

R.R. : Absolument. Alors que le yiddish c'est dans le peuple, dans le train, dans le mot d'esprit. Un grand philosophe hébraïste Berdichevski qu'on a appelé le Nietzsche hébraïque, une sorte de rebelle qui écrivait tantôt en hébreu, tantôt en yiddish, voire même, son journal personnel, en allemand, n'aimait pas ce partage des langues, il s'y sentait déchiré... il disait «ce qui est de l'hébreu, je trouve que c'est de l'ordre du père, alors que ce qui est du yiddish, c'est de la mère. C'est pour cela que j'écris mes essais philosophiques en hébreu et mes légendes, mes contes populaires en yiddish». L'hébreu c'est le Père, c'est Dieu, c'est la tradition tandis que le yiddish, c'est la mère, le peuple, la légende, le quotidien.

Régine Robin
et F.P.